

L'homme inédit

L'homme sent son poignet vriller. Ses omoplates craquent sous le choc.

Tétanisé, son corps aurait pourtant dû s'habituer à la douleur, trouver le chemin de la médiation. Pourtant, le traître reste dans le camp de *la normalité*, de ce qui existait auparavant. Même si la mémoire n'est pas encore là, ses effluves infusent en avant-garde la sensation d'un calvaire dont l'intensité s'étend sur plusieurs années.

Un flux émerge. Tant de pensées lui écrasent les neurones pendant qu'il se *matérialise*. Comment appeler cela autrement ?

Il sait qu'il s'appelle Thomas, ce qui est un bon point de départ. Et qu'il aime les chiffres, les nombres ronds ou tordus, comme l'attestent les schémas carrés qui s'implantent et verrouillent sa cervelle. Bientôt, il saura pourquoi il émerge ici, dans cette grande salle vide de toute beauté.

Les bribes d'informations se recourent, précisent un cadre. Il ne possède que cinq minutes pour exister ici, dans ce temps. Après, il repartira. Dans sa poche, quelque chose l'appelle. Clémentine. Sa femme ? Bien plus important, son ordinateur, son téléphone, son dernier lien avec l'époque d'où il vient. L'époque ?

Cette pensée ébranle son amorce de lucidité. Après tout, ce lieu lui est familier. Il n'a reculé que de deux heures. La réponse à ses questions lui vient lorsqu'il ose enfin se saisir de l'engin. Sans état d'âme, l'écran stipule simplement : *Itération numéro 13 856. 23 Juin 1980, Paris, 14h00*. Il y a cinq minutes, il était seize heures ; quelques laps d'instant auparavant, dix-huit heures et encore avant, sonnaient les vingt coups.

À nouveau, son existence à rebours surgit en pleine rétine. Et tous ses sens se réaniment.

L'odeur du début. Le premier coup de nez. Impossible à chasser. Les narines de Thomas lui imposent donc la plus grande prudence sur le lieu où il atterrit.

Il faut savoir avaler du sable. Conjuguer sa survie au futur, espérer un lendemain meilleur, même lorsque l'on est condamné à reculer. Ne fut-ce que par habitude, cette mauvaise lune acquise dans l'enfance qui nous pousse à croire aux choses colorées et sucrées.

Ses muscles en feu frémissent, accompagnés des sons très imaginatifs de ses côtes fêlées. Il ne pourra rien toucher avant quelques secondes, le temps que son épiderme perde sa cosse de braises à vif. Pourquoi s'impose-t-il tout cela ? Il ne le fait pas. Impossible de s'arrêter ou même de comprendre ce qui lui arrive. Cette réalisation manque de le faire vaciller. Surtout : se contenir. Réussir à habituer son enveloppe corporelle. Malgré les multiples récurrences de ce processus qui lui ont déjà coûté tant d'années de sa vie, l'opération lui semble encore nouvelle. Impossible à anticiper.

Il n'ose regarder la pendule, déjà certain du résultat : deux nouvelles heures perdues sur le reste du temps.

Tout en lui donnant de nouvelles informations sur ses derniers transferts, Clémentine en profite pour mettre à jour son temps de *persistance moyenne* à cinq minutes vingt-huit. À raison de deux heures échappées toutes les cinq minutes de temps vécu en moyenne, il recule donc de deux siècles et demi par an. Depuis son année d'origine, 2050, jusqu'à aujourd'hui, plus de cinq années se sont écroulées sur ses épaules.

Le lieu n'a pas changé, seule la lumière lui permet de jauger le passage du temps.

La salle du réfectoire est encore vide. Une fois le corps sorti de sa transe, il lui faudra un lieu où attendre son prochain recul. Il repère le comptoir, les portes d'accès.

Dans deux heures, lorsqu'il se matérialisera à nouveau, tous les employés seront en train de se gaver. Il lui faudra être discret mais efficace s'il veut récupérer les victuailles dont il aura besoin pour les semaines à venir.

Depuis plusieurs semaines déjà, soit un peu plus d'une année de son temps distendu, cette forme étroite de survie ne lui suffit plus. Il lui faut comprendre qui l'a envoyé à rebrousse-temps et pourquoi. Il doit trouver de l'aide, un plan et tellement d'autres indispensables s'il veut feinter encore la folie et la mort. Un tour de cette Europe *entre deux sangs* s'impose. Dommage qu'il ne puisse voyager qu'à pied. Ses os souffrent encore de sa dernière tentative de traversée de la ville à

vélo, qui s'est soldée par une rematérialisation en plein air. La vitesse acquise par un véhicule de type train ou même voiture pulvériserait ses os sans remords.

Sur le mur de la petite cantine de l'usine où il a pris ses quartiers, une carte du monde semble encourager sa témérité. Cette Europe qui sera bientôt à nouveau broyée par la guerre représente pour Thomas une opportunité extraordinaire pour comprendre sa nouvelle condition.

À peine cette pensée rassurante a-t-elle envahi ses synapses que déjà, il se sent repartir.

Sans plus de passion, il ajoute la mention de son passage sur son téléphone, remarquant que sa jauge d'énergie vient de perdre sa première barre. Un tressaut de terreur occulte le reste de l'univers pendant qu'une pensée lacère ses neurones. Un jour, encore lointain mais inévitable, Clémentine sera privée d'énergie et il devra compter uniquement sur l'antique papier pour tenir à jour ses observations.

Le départ est, en balance de la fournaise que représente le débarquement, une chose fraîche. Une mue douloureuse, froide jusqu'à la moelle. Tout y devient irréel, comme sacrifié à une chimère agitée. Ce moment suspendu au cours duquel Thomas prend conscience – chaque fois comme si c'était la première – qu'il s'apprête à tuer, par son absence, l'ensemble des êtres qui peuplent cette version du monde – de l'univers ? – pour les remplacer par leurs versions attardées.

22 Juin 1942, Berlin, 20h.

Une petite silhouette écrasée par les dimensions de son propre bureau. Toute la raideur du monde ne l'imposera pas en face de la statue d'un aigle qui orne majestueusement l'espace. Pauvre et étroit personnage fabriqué par des généraux prussiens en mal de revanche.

Adolph Hitler, concentré sur des plans d'invasions innombrables qui menacent de s'écrouler sous lui, entend du bruit derrière la porte de son bureau. Il ne s'inquiète pas. Son service de sécurité hurle quelques ordres et maîtrise rapidement la menace, si tant est qu'elle n'ait jamais existé.

22 Juin 1942, 18h.

Surpris en pleine sieste, Adolph Hitler voit un homme mal rasé s'introduire dans son bureau, au nez et à la barbe de son service de sécurité. Il tient dans sa main un étrange objet. Inquiet, le Führer brandit son arme de service, un Smith et Wesson calibre 22 toujours à portée de main. Une bataille entre les deux hommes s'engage, durant laquelle Hitler hurle aux incompetents chargés de sa sécurité de maîtriser l'intrus. Lorsqu'ils arrivent, Hitler est sauf, mais l'individu a disparu, emportant l'arme du Führer.

22 Juin 1942, 16h.

Assis près de la fenêtre après une journée des plus calmes, Hitler sirote un café lorsqu'il perçoit une présence derrière lui. Il se retourne et se trouve nez-à-nez face à un individu qui tient une arme dans sa main. Quelque chose intrigue le Führer, bien plus que l'incompétence évidente de son service d'ordre : l'arme ressemble en tout point à celle qui se trouve dans sa poche. Cette pensée lui coûte sa vie. Il n'a pas le temps de crier à l'aide ou de tenter de se défendre avec sa propre arme que déjà il s'écroule sous les balles traîtresses.

22 Juin 1942, 14h.

De retour de son déjeuner, Adolph Hitler s'assoit dans son bureau. Quel n'est pas sa surprise lorsqu'il voit apparaître devant lui un individu hirsute qui tient une arme, qu'il identifie comme la sienne.

- Vous venez me tuer ?

Il n'a pas le temps de réagir que déjà l'homme lui fend le crâne avec la crosse de son revolver. Les coups pleuvent, faisant gicler du sang aux alentours.

20 Juin 1942, 18h. Après une matinée des plus mornes, Hitler s'apprête à partir dîner. Soudain, Adolph voit apparaître ce qui ne peut être qu'un être du futur, couvert de sang et qui brandit un étrange objet dans sa direction.

- Vous venez me tuer ?

Sans répondre, le visiteur prend un selfie avec le Führer, puis disparaît.

12 Janvier 1929, 18h.

Une petite maison d'été, pas très loin de Potsdam, mais suffisamment pour effacer les bruits de la ville. L'homme qui y réside vient de vivre l'une des plus belles expériences que l'existence peut offrir : la reconnaissance publique de ses mérites. Pourtant, rien ne saurait le satisfaire totalement. Il reste toujours des mystères à effriter patiemment, chiffre après chiffre, et jamais assez de temps.

Albert Einstein. Qui d'autre pourrait l'éclairer sur la débandade du temps ? Au bout de plusieurs tentatives – Clémentine n'ayant pas dans ses données le décompte des déplacements du bonhomme – il réussit enfin à atterrir devant le professeur. La première version de lui, celle qu'il rencontre comme le premier quidam venu, le traite de fou. Mais la deuxième, devant laquelle il apparaît deux heures avant, est ébahie. Le dialogue s'engage alors.

- Si vous êtes venu me débusquer jusqu'à Caputh, ce n'est pas juste pour me dire que vous êtes un voyageur du futur ?

- Vos travaux... c'est-à-dire, ceux à venir...

- Oui, oui... je travaille justement depuis l'année dernière sur un article qui approche ce sujet avec un collègue, Nathan Rosen. Complexe... et très théorique !

- Mais j'ai déjà fait toute une batterie de tests avant de venir vous voir : j'ai tué Adolph Hitler de vingt-huit manières différentes, j'ai...

- Hitler ? Le chef du parti National Socialiste ? Mais pourquoi voudriez-vous... ?

- Vous n'avez pas idée... Pensez Gengis-khan en pire. Je lui ai troué la peau, écrasé le crâne, mais tout ce que je fais n'a aucune incidence sur l'avenir.

- Comment le savez-vous ?

- Grâce à Clémentine.

- Vous êtes accompagné ?

- Presque. C'est mon ordinateur.

- Votre quoi ?

- Une machine qui m'assiste. Si vous préférez, c'est aussi mon téléphone.

- Mais avec qui communiquez-vous, d'autres êtres du futur ?

- Avec personne, enfin juste avec le téléphone.

Einstein recule. Il prend visiblement Thomas pour un illuminé.

- Eh oui, dans le futur, les téléphones sont plus intelligents que les humains. Tenez, la voilà.

Traits figés, yeux hagards, le professeur reste médusé devant la petite boîte qui brille devant ses yeux. Son attitude, similaire à un homme des cavernes à qui on aurait montré un fusil déconcerte Thomas. Il est juste un homme, pas le génie transcendant que le voyageur est venu questionner. Einstein reste bloqué quelques secondes sur l'écran, fronce les sourcils, puis demande timidement.

- Et cela ?

Une fenêtre plus qu'explicite clignote désespérément : l'application du site de rencontre auquel Thomas s'était inscrit – sans succès – avant son départ est restée figée, indélogeable. Le vif de honte

qui envahit les pommettes de Thomas remplace toute explication. Attiré par d'autres icônes, le physicien reprend.

- Alors vous ignorez pourquoi vous reculez de deux heures toutes les cinq minutes ?

- Cinq minutes environ, des fois je persiste quelques secondes seulement, d'autres fois, plus de dix minutes. Alors...

- Oui, oui. Des détails, des détails. Le problème reste le même.

Une légère pause dramatique permet à Einstein de reprendre un peu son souffle et la hauteur qui convient à la suite.

- La véritable question, c'est le pourquoi. Vous a-t-on envoyé ici pour me convaincre de renoncer à la physique ou pour renforcer mes convictions ?

- Je ne crois pas que vous soyez le but de ma visite. J'ai déjà...

- Vous avez déjà changé ma vie, ma façon de voir...

- Quoi que je fasse, vous ne vous souviendrez de rien. Mon prochain saut à l'envers effacera tout ce que l'on s'est dit et...

- C'est faux ! Je continuerai à exister, dans une réalité parallèle à la vôtre. Et les paradoxes temporels, tous ces mondes que vous engendrez sans prévoir les conséquences de vos...?

- Dans mon cul !

- Mais ceux qui vous ont envoyé, ne s'inquiètent-ils pas de...

- Personne ne m'a envoyé. Du moins, personne que je ne connaisse. C'est peut-être un accident, un attentat ou une vengeance. Je n'en sais fichtrement rien et, après dix ans à faire tourner tout ça en boucle, je m'en contrefiche.

- Vous voulez dire que puisque vous ne voyez jamais ces nouveaux mondes, vous pensez qu'ils n'existent pas ? La simple vérité est que vous créez des uchronies.

- Ok, pourquoi pas.

Sur ce, le jeune homme disparaît et revient devant un Albert Einstein plus jeune de deux heures. Passées la surprise et les présentations, il résume leur première conversation en coupant les invectives. Le scientifique prend un moment pour digérer tout cela, puis énonce son verdict.

- C'est étrange de vous rencontrer, je... je n'y croyais plus.

- De quoi parlez-vous ?

- Mais ? Vous l'ignorez vraiment ? Vous correspondez en tous points à la définition de ce que l'on appelle dieu, le dieu de cet univers. C'est vous, par vos actions, qui avez créé ce monde et qui le détruirez dans quelques poignées de secondes.

Un instant ébranlé, un doute traversé, puis le sourire goguenard revient.

- Ce n'est pas moi, votre éternel. C'est le ou les malades qui contrôlent ce qui m'arrive.

- Oui, bien sûr, vous avez raison ! Vous n'êtes pas dieu mais le diable, se mêlant des affaires humaines sans y avoir été convié.

Un temps, puis il se ravise.

- Ou plutôt non. Juste un chien. Un petit chien lancé au milieu d'un jeu de quilles.

- Merci.

- Si vraiment ce conte de votre existence est véridique, alors mentez ! Ne dites plus jamais la vérité à personne. Là où vous allez, ils n'aiment pas trop ceux qui défient l'ordre de la nature. On a brûlé des sorciers pour moins que cela.

À chaque nouvelle incorporation dans la temporalité tissée de brefs, ses tortures renouvelées. Cette sensation de noyade, par exemple, ressentie il y a quelques semaines – mais trois fois de suite ! – et qui lui laisse encore un avant-goût d'appréhension à l'imminence de chaque transfert.

Combien de parcelles de lui-même a-t-il perdu depuis le début de son calvaire ? Impossible de remettre chaque atome frétilant à sa place correcte. Du moins, on ne peut espérer le faire à chaque fois. Ils doivent bien avoir des règles à ce sujet, ses kidnappeurs, ses bourreaux... ses bienfaiteurs ? Albert est toujours là. Il vient de débiter la journée qu'il passera à travailler sur sa théorie de l'approximation.

- Dans ce cas, seul votre dernier voyage comptera vraiment. Le monde dans lequel vous mourrez.
- D'après Clémentine, je deviendrai centenaire...
- Il est très peu probable que cela n'arrive.
- Merci de vos encouragements. À vrai dire, je pensais m'installer en Suisse maintenant que la deuxième guerre mondiale...

Le scientifique blêmit.

- Je voulais dire...

- Ah, les fous !

Un tressautement intense accompagne cette révélation. C'est le corps entier du scientifique qui se soulève en face de l'idée imbécile de répéter la première catastrophe mondiale. L'homme ferme ses yeux, mais il sait que son invité n'a pas le temps pour cette humanité.

- Mais... je ne voulais pas vous parler des risques liés aux guerres, aux révolutions ou aux vagues de pestes et de choléra.

- Ah bon, il y a pire ?

- Quelle que soit la technique employée, l'intégrité de votre corps ne peut être garantie pour un aussi grand nombre de sauts... Avez-vous pensé à ce que vous souhaitez laisser à l'humanité ? L'aventure extraordinaire que vous vivez devrait...

- Rien ! Je veux vivre moi, m'en sortir.

Le vieil homme réfléchit un instant, puis reprend.

- Il est vrai que dans toute expérience, le comportement du cobaye influence, qu'on le veuille ou non, sur les résultats. Peut-être que pour trouver la source de votre problème, vous devriez peut-être penser...

Une phrase avortée. Le jeune homme a disparu avant de recueillir les derniers fruits du sage.

L'aube pointe désormais, et Einstein dort du sommeil du juste, inconscient qu'il a un invité. Le voyageur en profite pour se reposer une heure – l'équivalent d'une nuit pour les autochtones. En sortant de la maison d'été du grand scientifique, juste avant de décrocher à nouveau, Thomas convoque ses neurones encore valides pour évaluer les propos d'Einstein. Le génial moustachu estime que, plutôt qu'un effacement total, chacun des reculs de Thomas créent un univers persistant dont il devrait se sentir responsable. Thomas soupire sur cette nouvelle, comme pour en repousser les conséquences.

En écho, Clémentine tente d'attirer son attention. Sa batterie, chargée pour encore une demie douzaine d'années, une paille selon les normes de 2050, menace d'afficher ses icônes en basse résolution, mais ce n'est pas la raison de son apostrophe. En réalité, elle tente de le reconforte timidement en lui rappelant qu'aucun des quarante-deux attentats perpétrés contre Adolph Hitler n'a été retenu par l'Histoire, aussi loin qu'elle puisse sonder ses seules données internes, à présent que son réseau n'existe plus et que. Chou blanc. Contrairement à l'hypothèse du professeur, il semblerait que son voyage ne soit que du pur tourisme, plat et sans autre signification. Lui qui s'était un temps cru élu, désigné pour changer l'Histoire. Mais à quoi bon bouleverser des milliers de mondes pour lesquels il n'est rien ?

Impossible de lire cet avenir qu'il a vu se dessiner de ses mains, de trouver des mises à jour. Les données historiques stockées sur Clémentine résistent à tous les uchronismes. Il peut tuer, arrêter des guerres, les déclencher. Plus aucune connexion rémanente ne résiste au temps, qui tasse à chaque fois un peu plus la cervelle métallique de son assistante.

Mais ses reculs à répétitions renferment aussi des moments de calme relatif. À l'image de ces quelques fois, durant lesquelles les transferts se révèlent paresseux, ces instants où il laisse ses neurones se prélasser, errer. La technologie lui offre-t-elle ces répit, hésite-t-elle à le torturer davantage ? Ce sont alors des pensées naïves qui intériorisent son crâne. Des idées du passé, comme lorsque, à ses débuts, il avait cru que ses tourments s'arrêteraient à la date de sa naissance, puis à celle de ses parents.

Toutes ces chimères inutiles, ce temps perdu. Ses tentatives imbéciles pour envoyer quelques milliers de mails vers l'avenir, par l'intermédiaire d'une Clémentine en déshérence de connections compatibles avec son système, ou même par l'intermédiaire de ce web café qu'il avait hanté quelques semaines. Il avait bien trouvé un programme permettant d'envoyer des mails en différé, mais l'installation et la configuration prenaient bien plus que ses quelques minutes de rémission. Indifférent à sa souffrance, tout s'effaçait. Chacune de ses actions gagnées au néant lui revenaient.

Ainsi, il doit poursuivre sa traversée renversée, toujours hanté par cette normalité environnante, qui lui éclate à la gueule par pan entier, comme l'étincelle qui viendrait abraser sa joue. Mais comment s'adapter, déconditionner la logique temporelle ? Soumettre son cerveau à l'idée qu'hier est demain ?

Thomas laisse la réalité lentement prendre forme. Est-ce un miracle si ses atomes n'ont pas mille fois explosés ? L'ont-ils fait, dans des versions parallèles de lui ? N'est-il que le rescapé d'un gigantesque génocide particulière ? Cette pensée ne résiste pas à ses priorités : boire, manger, trouver un endroit où dormir, un endroit qui ne serait visité par personne durant quelques jours de leur temps.

Progressivement, le jeune homme prend presque ses aises hors de cette linéarité retroussée. Les années qui suivent ne sont pas mauvaises. Thomas loupe le gong de 1900 de peu, mais réussit tout de même à flirter avec une midinette à moitié saoule. Dans la foulée, quelques semaines plus tard, il réussit 1899, puis 98.

Mais d'autres affaires retiennent son attention. Encore quelques années dans cette chute inévitable et il perdra l'électricité ainsi que toute possibilité de recharger Clémentine. Seul. La perspective l'effraie au plus haut degré. Plus encore que la douleur d'une matérialisation ratée. Des côtes fêlées aux doigts qui ne répondent plus - déjà deux hors d'état, avec une profonde inquiétude sur l'un de ses poumons.

Clémentine, comme toujours, lui prodigue le même conseil : ne pas bouger. Mais comprend-elle réellement sa situation ? Pendant plusieurs années, la boîte de conserve lui avait fait croire qu'il lui faudrait rester silencieux et furtif pour ne pas rider le temps. Cette illusion, il en avait percé la coque en même temps que le crâne du Führer ou les illusions pacifistes d'Albert Einstein.

Une journée d'été de 1882, Paris :

Thomas doit encore diminuer les paramètres de précision de Clémentine, la rendre borgne et à moitié sourde afin de préserver au maximum ses ressources.

Tous ces réglages, il les espère temporaires. Sa seule chance pour retrouver une Clémentine en pleine possession de ses moyens est de parvenir enfin à rencontrer Nikola Tesla, autre génie nettement moins connu que le physicien mais beaucoup plus callé sur tout ce qui touche à l'électricité. Il faut absolument que l'inventeur serbe lui concocte une prise ou un bazar quelconque, n'importe quoi qui serait capable de se fixer sur les lampadaires publics, tant qu'ils resteraient alimentés en électricité et non en gaz. Sa petite astuce lui permettrait de gagner une charge complète, peut-être deux s'il gérait directement l'économie d'énergie ?

Avant de glisser en hibernation à demie, sa compagne d'infortune numérique lui avait parlé d'une exposition internationale de l'électricité qui se tiendrait à Paris l'année prochaine/précédente sans pouvoir lui préciser si Nicola Tesla ferait partie des convives. Aller chez lui, dans ce petit appartement parisien sans charme où il se prépare à inventer le courant alternatif, ou attendre encore, au risque de voir les batteries de son assistante épuisées et de ne devoir compter que sur ses maigres connaissances historiques.

Clémentine pourrait évaluer les risques et lui donner une réponse. Malheureusement, de toutes ses applications, seules son programme météo ainsi que le site de rencontres auquel il s'était inscrit avant son aventure refusent de se fermer, lui permettant de constater que le soleil déteste

effectivement Paris depuis toujours, et qu'aucune femme correspondant à ses critères – ou absence de – ne s'est inscrite en 1882.

Le voyageur doit faire vite. À chaque journée qui passe, Tesla perd de ses connaissances et devient moins utile pour sauver ce qui peut encore l'être, après l'échec de sa quête d'un panneau solaire dans les années 2000.

D'ici cinq ans, les lampes électriques installées Avenue de l'Opéra ne seront plus en fonctionnement. Ces *bougies de Joblochkoff* sont les seules sources fixes grâce auxquelles Clémentine parvient encore à pomper suffisamment de courant pour maintenir une activité minimale.

Et après ?

La rencontre a bien lieu, mais se passe au plus mal. L'homme est génial, affûté comme un couteau. Il veut tout savoir de cette héritière ultime de ses inventions, et c'est là que le bât blesse.

Il se perd dans des détails techniques, exige de voir les plans, use Clémentine en dialogues et requêtes qui n'ont rien à voir avec la tâche que Thomas lui a confiée.

Par quinze fois, Thomas tente de lui expliquer que, de toute manière, aucune des connaissances qu'il pourra acquérir de cette manière ne lui seront utiles. Peine perdue, même si les expériences du découvreur sur le courant par induction donnent quelques pistes à sa chère Clémentine.

Paris, 1880 ?

Einstein avait raison. Leur conversation ne cesse de résonner, avec un écho plus dense encore au fur et à mesure qu'il s'en éloigne. Comme le bon vin. Il aurait encore tant à lui demander. Et, tout d'abord, pourquoi ? Le physicien aurait-il une interprétation à offrir sur la question au cœur de chacune des nuances renversées de sa vie. Un exalté ou un désenchanté voulait-il prouver quelque chose au reste du monde ? Un scientifique, un terroriste ? Un dieu ?

Thomas est-il une bête de laboratoire, l'instrument d'une vengeance contre l'humanité ?

C'est la science qui fouaille ses chairs. Cette science que le grand professeur a fortement contribué à édifier. Toutes les cinq minutes, elle accomplit son miracle approximatif.

Son corps, désormais métissé de toutes sortes de molécules venues des quatre coins du monde, lui semble de moins en moins stable. En échange, de plus en plus d'hypothèses échevelées émergent. Certaines se frayent un chemin alambiqué jusqu'à une zone de sa conscience propre à les accueillir comme plausible.

Sa conscience laisse émerger des idées folles ou justes farfelues. Est-ce une vengeance de son ancien professeur d'histoire ? Aura-t-il droit à une interrogation écrite à l'issue de sa traversée ? Bien entendu, il sait que le pauvre homme n'y connaissait rien en physique quantique. Ses neurones refusent simplement l'hypothèse de ne jamais trouver la raison ou le but de ses turpitudes.

Pourquoi la conversation qui s'est déroulée, même à son échelle de temps, il y a plusieurs années, le hante-t-elle à ce point ? Sans doute parce que cette science, qui a recouvert la magie dans l'inconscient collectif de son époque, disparaîtra bientôt. D'ici un siècle, soit moins de dix années de sa dégringolade, les procès de l'inquisition brûleront ceux qui se présenteront en réformateurs. Il lui faudra, s'il est encore en vie, s'adapter.

Pourtant, il ne peut se morfondre de la disparition programmée de tout ce qui a fondé le monde qui l'a vu naître. N'est-ce pas cette civilisation informatisée qui l'a condamné à l'errance ? Quelque part, quelqu'un avait inventé quelque chose, un engin quelconque qui l'avait envoyé dans cette époque de connections basement physiques. Aucun indice sur le coupable, pas la moindre rémanence utilisable. Qui avait osé matérialiser les pires promesses de la science-fiction ?

Pour la centième fois au moins, Thomas se matérialise sur la concorde, cette place où il a vu tant de gens mourir au nom de la violence ou de la guerre, et où il en verra bien d'autres encore mourir pour la révolution puis la royauté. Combien de fois la statue érigée pour la liberté par le génial François-Frédéric Lemot sera-t-elle encore témoin d'un massacre ? Thomas assistera-t-il à son effacement dans la rage révolutionnaire, au profit du monument équestre autrefois consacré à Louis XV ? Tout est tellement couvert de rouge lorsque l'on regarde le temps par la tranche. Bientôt, Napoléon se fera verser un nouveau bain de sang au nom de l'idée qu'il se fait de l'union.

Entre temps, quelques optimistes ont aménagé une petite guinguette plutôt sympathique. Prenant le pas sur sa cervelle, le ventre de Thomas lui impose sa stratégie coutumière pour trouver un bon repas sans être inquiété sur le prix. Sa première victime est une jeune femme distinguée, qu'il aborde avec l'assurance de l'escroc accompli.

- Depuis combien de temps êtes-vous assis sur cette chaise ?

- Je ne sais pas moi, une heure.

Déçu, il se lève et se dirige vers une autre cliente, qui arbore un chapeau avenant.

- Et vous, c'est très important. Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

- Je suis arrivé vers midi.

- Et il est ?

- Comment je le saurais ? Regardez plutôt le clocher.

L'homme tourna la tête. Quatorze heures et demie. Parfait.

- Écoutez-moi. Je représente un homme très riche qui souhaite donner à une personne au hasard, une très grosse somme d'argent.

- Ah oui ?

Immédiatement, le regard de la jeune femme s'alluma. Son époque ne compte encore que peu d'escrocs et de manipulateurs.

- Oui, il s'agit d'un excentrique qui demande, en échange, que vous nous donniez quelques renseignements vous concernant.

- Ah oui, lesquels ?

- Eh bien, votre nom, tout d'abord.

- Pas de soucis, je m'appelle Gladys Baulieu.

- Est-ce votre nom de jeune fille ou bien...

- Je ne suis pas marié.

- Très bien. Et votre scolarité, où l'avez-vous faite ?

La jeune femme, tout d'abord légèrement effarouchée par le ton du questionnaire, modifie progressivement le langage de son corps. Thomas apprécie particulièrement ces moments de répit. Depuis trop longtemps, il erre dans le contrejour du temps. Marche arrière, marche forcée et parfaitement inutile, tant qu'on ne l'aura pas convaincu du contraire. Un instant, il laisse son esprit courir dans le vide. Espérer que, cette fois, les choses se dérouleront différemment. Bien entendu, à l'instant où il se met à croire en ses fadaïses, un sentiment glacé envahit ses os. Il tente de faire bonne figure, pour les quelques secondes qu'il lui reste à passer avec cette version de Gladys, qui devient de moins en moins réelle. Juste avant la fin, il prend tout de même l'élégance de se lever.

Deux heures auparavant, au même endroit. Gladys est toujours là, juste devant lui. L'estomac du voyageur s'est creusé, comme après chaque décalage. Sans même lui donner le temps de s'indigner d'une telle proximité, il lance à la jeune fille.

- Eh Gladys, comment vas-tu ?

Bien sûr, elle ne le reconnaît pas. Mais son récit de leur scolarité commune, tous les détails qu'il connaît sur son enfance qu'il dit avoir partagé avec elle, la poussent à l'inviter à partager son repas. Ce matin, il sera le vieil ami perdu de vue, dans quelques années, l'oncle peut-être. Thomas n'a plus un sou en poche, et la perspective de trouver un marchand à voler est trop hasardeuse pour lui.

S'asseoir, ne pas courir, ne pas se faire traiter de voleur jusqu'à sa prochaine reculade. Civiliser sa catastrophe, en partageant un instant le poids.

Existe-t-il une version décalée de lui, qui débarquerait juste après son départ et se retrouverait devant une Gladys qui lui demanderait des comptes ? Aucune importance. Seule sa survie immédiate, aussi odieuse soit-elle, lui importe : qu'arrivera-t-il à avaler pendant les quelques minutes qui lui restent avant de repartir ? Tout le reste s'efface : sur qui retombera la faute de ses actes ? A-t-il déjà créé une infinité de mondes ou les élimine-t-il à chaque bond en arrière ?

L'expérience humaine, le simple fait de se lever et de savoir que l'on est demain. Tout cela lui a été aliéné. Alors, comment pourrait-il se laisser blâmer par cette conscience qui l'a trop souvent amené au bord du précipice ? Même après qu'il ait renoncé à comprendre la raison de sa condition, il ne peut trouver le moindre brin d'équilibre dans le costume étroit du gentleman.

Mais, de son côté, peut-on réellement croire que Gladys soit totalement dupe ? Thomas s'est approché parce qu'il a aperçu en elle autre chose que de la crédulité, une sorte d'amusement de la vie, propre à la faire entrer dans son jeu, sans qu'elle cherche à en comprendre les règles.

Le déjeuner est délicieux. Soudain, il remarque une caricature à sensation à la une de la gazette que la jeune femme déguste avec plus d'appétit encore que leur repas.

Un dessin de presse, très réaliste, représente une infirmière assez âgée, agressée par une meute d'hommes aux yeux fous. La figure rouquine à l'allure de poupée fracturée, sans doute élaborée pour effrayer les braves gens, est si efficace que Thomas reste un bon moment hypnotisé.

Elle remarque l'intérêt du jeune homme.

- Avez-vous... as-tu entendu parler de cette histoire ?

- Oui, cette Sophie machinchose ? Elle a été brutalement tuée par ses propres patients. Pense-donc, travailler dans un hôpital qui accueille volontairement des fous ! Cet hôpital Sainte-Anne a eu tort d'ouvrir son asile. Si tu veux mon avis, ils vont vite le refermer, et oublier la clé ! Je...

La jeune femme s'arrête net. Elle voudrait dire autre chose, mais tente de refréner ses mots. Thomas voit bien qu'elle n'y arrivera pas. Gladys détient encore sans aucun doute quelques détails juteux à souhait. Il n'a pas à attendre trop longtemps.

- Mon cousin a travaillé dans cet hôpital, il la connaissait ! Je ne sais pas si je peux te le dire, mais...

- Tu sais bien que tu peux tout me dire.

- Cette femme... ce n'était pas une fille bien. Dans sa jeunesse, elle a fait des histoires.

Thomas cherche le ton des confidences. Il ne trouvera qu'un reste de toux sifflante hérité de ses derniers transferts malencontreux.

- Des histoires ?

- Oui, tu sais bien voyons... avec des hommes !

Les morts intéressent énormément Thomas, surtout ceux dont il peut prévoir l'instant précis du trépas. Faciles à dérober, tout en laissant sa conscience prétendre qu'il ne s'agit que de nettoyer un morceau de viande pas tout à fait froide.

Pendant que Gladys engloutit son dessert, le dragueur tapote son étrange boîte afin d'obtenir davantage d'informations sur cette pauvre infirmière.

Une biographie sommaire, rien de plus. Clémentine a la gorge sèche. Aucune information disponible en interne. Pour la cent millième fois au moins, elle tente de se connecter à un réseau qui n'existera pas avant un gros siècle. Il s'en suit le bruitage d'erreur, impossible à déloger, toujours aussi culpabilisant. Puis, les choses s'enchaînent : le message expliquant avec des mots confus la source du problème, l'icône faussement désolée. Se lassera-t-elle un jour ?

Thomas est impatient que la jeune fille soit de nouveau en vie. Qu'elle soit là, rien que pour le lui, pour satisfaire ses besoins.

À l'autre bout de la table, Gladys hausse ses longs sourcils.

- Eh, je n'ai pas fini de lire !

- Je crois que je vais garder ça, dit Thomas tout en s'évanouissant par bribes évatives.

Voilà quatre ans que l'hôpital Sainte-Anne accueille des patraques de la raison. Ce tout premier asile, situé dans la partie pauvre du quatorzième arrondissement, n'est pas facilement accessible sans Clémentine. Pourtant, Thomas doit choisir la sobriété numérique s'il ne veut pas épuiser sa compagne.

En chemin, il en profite pour épier la vie ralentie des Parisiens de cette époque encore flâneuse mais qui tend timidement vers la modernité. Il pourrait toiser le reste de l'espèce humaine, obsédé par un avenir incertain, lui qui souffre d'un passé à moitié flexible. En réalité, Thomas envie leur vie simple, leur temps brut en sens unique. Pionnier du temps renversé, il se trouve à l'à-pic de problèmes inédits. Un présent de nulle part, en réalité. Un tronçon coupé, écrasé. Avant-gardiste, son voyage immobile lui permet tout de même de faire profit de manière aisée, car de menus larcins insoupçonnables.

Quelle joie d'acheter une nouveauté en tête de gondole et de la revendre mille fois plus cher en tant qu'inédit quelques heures plus tard au même bonhomme ! Que ce soit le dernier disque des Beatles ou le nouveau roman d'un auteur à la mode, ce genre d'arrangements lui permet d'éviter la famine. Même si elle lui impose de changer de vêtements tous les dix ans, la mode lui fournit la majorité de ses revenus.

En balance de son mode de vie en plein chavirage, il y a aussi cette forme de bonheur fugace qui lui est particulière lorsqu'il se matérialise au milieu d'un moment de vie privilégié. Les scènes surprises de siestes, de baise ou de meurtre. Tout s'est ouvert à lui. Les coulisses de la populace. La crasse avant tout. Un peu, le soleil faux de la beauté. Juste assez pour contenir le naufrage. Il a donc trouvé une forme d'équilibre ricanant, se considérant avant tout comme un passager clandestin. Un être lointain, rétif à l'ordre et à ceux qui les donnent : quelle ironie pour celui qui n'aimait jadis rien de mieux que de rester à portée du crachat bienveillant de l'autorité.

L'autorité, il s'en tient bien à l'écart désormais. Comment comprendrait-elle quoi que ce soit à son cas ? Pourtant, certaines circonstances lui imposent le contact avec les représentants de la répression. De quoi a-t-il peur ? Après tout, il est encore dans un régime républicain, même si celui-ci en est à son enfance. Bientôt, le sang coulera de nouveau, de manière plus archaïque, plus humaine peut-être ? Deux hommes face à face, baïonnettes à la main.

Effectivement, lorsque Thomas arrive devant l'hôpital, il s'aperçoit que celui-ci a déjà été investi par la force de police civile de Paris. Le bâtiment est proprement gigantesque. Plusieurs reculs se produisent donc, diminuant le nombre de policiers sur place, avant qu'il ne parvienne à déterminer le lieu précis où le crime a été perpétré. Lorsqu'il arrive aux abords de son objectif, il s'aperçoit que la porte protégeant le cadavre a été fermée à clé. Une matérialisation plus tard, et il se retrouve devant un homme rugueux le dévisage avec des yeux atterrés.

- Mais... qui êtes-vous et que faites-vous sur ma scène de crime ?

Pour toute réponse, Thomas sort l'une de ses nombreuses cartes d'identité.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le policier pose la main sur son arme de service. Thomas réalise alors qu'à partir de cette époque, seuls les étrangers et criminels recensés sur le fichier Bertillon possèdent une carte nécessitant de prouver qui ils sont. L'entretien prend une mauvaise tournure. Le voyageur serre les poings et envisage de fuir : jamais plus, il ne se laissera passer les menottes. Inutile de répéter les erreurs du passé, les semaines perdues à desserrer l'entrave, pour au final casser son poignet.

- Alors ? Expliquez-vous ou je vous coffre immédiatement !

Une forte nausée commence à noyer ses intestins. Forte à-propos.

- À vrai dire, j'ai juste besoin de cela.

Thomas agrippe la clé du bureau où l'infirmière est décédée avant de s'évaporer.

De l'autre côté du temps, tout est pardonné : il est encore un parfait inconnu que personne n'a remarqué. Sans hésiter, Thomas ouvre la porte verrouillée pour y découvrir le corps désarticulé d'une femme d'une cinquantaine d'année, orné d'un rictus de terreur indétrompable. Le voyageur est habitué à croiser la mort sous ses formes les plus torturées, pourtant, la tête de la vieille fille arbore une couleur surprenante, loin de l'imaginaire du journal qui la présentait encore relativement fraîche.

Les yeux de Thomas ne peuvent s'empêcher de boire le rouge de son corps ensanglanté. La poupée posée là était, il y a quelques heures encore, animée. À ses pieds, un sac à main qu'il enfourne rapidement dans sa besace. Il lui faut bien être payé pour sa besogne. Outre la posture, les seuls signes particuliers que le voyageur distingue sont les traces d'encre qu'elle arbore sur plusieurs doigts. Le bleu mélangé au rouge élabore une sorte de composition dans laquelle Thomas se perd un instant.

- Elle a été étranglée puis violée. Dans cet ordre : barbare.

Voyant l'inconnu à l'intérieur de la scène du crime, le commissaire, qui prend Thomas pour un collègue, se montre plus aimable. Passé la surprise, le voyageur se prend au jeu.

- Depuis combien de temps cette pauvre dame est-elle morte ?

- Un peu moins de deux heures.

Les mots égrainés atteignent la cervelle de Thomas. Pas pour plaindre la rouquine, mais pour signifier au voyageur le danger à venir. D'ici une poignée de minutes, il devra arracher son gagne-pain à de dangereux individus. Cette perspective le désarçonne complètement. Il voudrait sortir, mais ses jambes commencent à le lancer.

Un ou deux gestes encore, puis le commissaire disparaît. Soudain remplacé par un fantôme. L'infirmière, est là, devant lui. Vivante désormais. Animée plutôt, tant la fatigue générale de son corps dessine déjà un être entre deux mondes. Ses cheveux défaits ont laissé place à un chignon impeccable.

- Eh ben dites donc jolie rouquine, ça a l'air difficile, le métier d'infirmière ?

La flatterie ne touche cette femme mûre et consciente de son manque d'attrait pour la majorité des hommes, fractionnés dans leur imaginaire.

- Pourquoi dites-vous cela ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

- Antoine Volodine, bureau de contrôle des hôpitaux de Paris.

- Bureau de contrôle ? Mais ça n'existe pas. C'est Felix qui vous a mandaté pour...

La garde-malade n'a pas le temps de finir sa phrase. Un vacarme retentit dans la pièce à côté. Des cris, des menaces montent.

- Sophie ? Eh... Soooophie ! On veut t'causer !

L'infirmière pose un regard d'autorité vers Thomas afin d'éviter de le mêler à ce qu'elle devine comme l'embrouille de sa fin de garde, toujours la pire bien évidemment.

- Bon... restez-là. Je vais voir ce qui se passe, puis je m'occupe de votre cas.

Elle déboule dans la salle et tente, par son autorité naturelle, de calmer les internés. Par le trou de la serrure, Thomas aperçoit la pâle figure d'un des hommes dont la photo était en première page du journal.

L'infirmière gueule plus fort qu'eux, elle sait y faire, mais ils ne battent pas en retraite. À l'inverse, c'est elle qui recule. Un pas, deux, mais déjà, plusieurs hommes sont sur elle. Sophie se débat, regarde dans la direction de son bureau. Elle espère sans doute que l'inconnu qu'elle vient de rencontrer sortira pour la secourir. Thomas, de son côté, évalue froidement la situation.

Lorsqu'il se jauge au regard des agresseurs de l'infirmière, deux malades, baveux et à l'allure bien plus coriace que la sienne, il décide de s'enfermer dans le bureau en attendant un recul salutaire. Le dessin de la gazette n'était pas aussi exagéré que cela.

Mais le recul n'arrive pas. Il a rarement attendu ce moment de vase, de mal de crâne toujours plus perçant. Pourtant, les cris de la femme enfoncent bien plus profondément leur empreise sur ses sens. Sa détresse lui fait regretter de ne pas être ce type d'homme qu'il faudrait à une telle situation.

Caressant la poche de sa veste, il déplore en parallèle la défection du Browning qui avait si souvent tué Hitler – six fois par balle, quatorze à coup de crosse sur sa cervelle primaire.

Pourquoi n'a-t-il pas conservé au moins une balle ? Il suffirait sans doute d'un seul coup de feu bien placé pour faire fuir le groupe.

Un dernier hurlement lui fait baisser la tête, la honte a presque le dessus au point de le faire poser la main sur cette poignée de porte qui le sépare d'elle. Puis, tout s'efface et le voilà plus tôt.

À peine le temps d'être soulagé qu'une voix l'agresse.

- Mais qu'est-ce que vous foutez-là ?

L'infirmière, de nouveau. Son regard lourd lui fait presque croire qu'elle sait. Assise, affalée même sur sa chaise et sur son bureau. Ses yeux verts à moitié éteints criblent un peu au hasard l'espace dans sa direction d'intrus. En retour, Thomas ne peut s'empêcher de fixer un autre détail : ses mains toujours souillées d'encre. Cette fois, le voyageur trouve la clé de ce mystère. L'infirmière tient un journal, sur lequel elle s'épanche, armé d'un superbe stylo en or, sur sa vie amoureuse liquide ou sur la brume de ses espérances. Le petit cahier, posé sur son bureau, attire ses convoitises comme le premier vestige du fait divers qu'elle est appelée à devenir. Elle disparaîtra de son existence d'ici quelques instants, il faut néanmoins faire bonne figure, juste au cas où Einstein n'aurait pas totalement tort.

- Charles de Gaulle, reporter au Monde.

- Le Monde, c'est quoi ce truc ? Un journal de province ?

Thomas réalise à cet instant qu'il n'a plus vu d'exemplaires de la gazette depuis un moment. Normal, elle ne serait inventée qu'une soixantaine d'années plus tard.

- Je... vous ne voulez pas faire un tour. Allez, je vous invite. Je viens d'obtenir une belle somme.

- Ah bon, comment ?

- En la volant, bien sûr. À une infirmière, justement !

Ce qu'elle prend pour un trait d'humour lui arrache un sourire à demi. Malgré la différence d'âge et le côté peu avenant de l'infirmière, Thomas se sent collé, acoquiné à cet avenir sinistre dont il connaît à présent tous les détails. Un équivalent de faute professionnelle pour cet être qui revêt son détachement en armure.

- Ce ne serait pas de refus, mais...

Thomas peine à entendre les derniers mots. La phrase en suspens : tout ce qu'il déteste. Nous sommes le 18 Juin 1872, et, tout doucement, ce moment, leur moment de quasi complicité devenait l'avenir. Avant de partir tout à fait, une folie lui traverse l'esprit.

- Et puisque je vous ai avoué ma qualité de voleur...

Sans un brin de remords ou d'hésitation, il tend le bras d'un geste d'habitude et lui arrache des mains son journal, tant à cause du stylo qui y est accroché que de la perspective de découvrir les arrières-cuisines d'une vieille fille désenchantée. Mais au-delà de ses considérations basses, Thomas voit également dans le petit livret un terrain de jeux et d'expériences encore inédites.

Les années suivantes passent sans grand éclat. Thomas s'écarte un peu de la capitale pour éviter les barricades et le siège assoiffé que la commune de Paris connaît en 1870, puis y revient, comme tous les rats entre deux catastrophes.

Il lui faut plusieurs de leurs années pour oser intervenir à nouveau dans la vie de l'infirmière. Pourtant, le petit carnet reste dans son bagage, alors même que la contenance du balluchon est

l'objet d'une telle avarice dans son choix, expulsant d'habitude sans le moindre remord les objets ne rentrant pas dans le cadre de sa survie immédiate. Un matin qu'il le retrouve entre ses mains, le voyageur choisit de lire l'ouvrage à la japonaise, c'est-à-dire de la dernière entrée à la première. Une façon pour lui de synchroniser la vie de Sophie avec la sienne. Ici commence son étrange jeu avec l'infirmière, une petite manie presque épistolaire qui s'épanche alors par intermittence, lorsqu'il se lasse de s'observer lui-même, tâche qui prend la majorité des ressources diaphanes de Clémentine.

Thomas suit son idée concernant le carnet de cette Sophie Dupré, cinquante-deux ans lors de sa mort, et dont les textes, fichtrement bien balancés et dotés d'adjectifs élancés, tranchent avec l'aspect amolli que son être transmet.

Dans un premier temps, il se contente de l'approcher, de la regarder vivre, revivre comme si de rien n'était. Se poser à la terrasse du *chien écrasé*, son café préféré, puis écrire un petit texte qu'il lira en simultané. Ses écrits sont parfois charmants. Quelques mots, sans prétentions inutiles car sans public visé. Sa vie à Paris, ville qu'elle dit découvrir depuis vingt ans un peu plus chaque jour, son dur labeur d'infirmière, les patients agressifs dont elle se plaint parfois. En traverse, un portrait de cette époque de transition entre ancien et nouveau régime. Un moment où la civilisation n'était pas encore multitâches, pas encore rapide et diverse, et où les rencontres amoureuses ne débutaient pas comme un marché à Rungis, sur un profil virtuel bon à cliquer ou à passer.

Patiemment, le voyageur poursuit son travail de suiveur et progressivement, il voit rajeunir l'objet de son attention critique. Les traits de Sophie rebondissent, son visage perd les galons de rides déposés par deux décennies d'indolence abattue.

Il a déjà suivi une telle transformation sur sa propre figure, celle de son double d'avant la catastrophe. Maintes fois, il s'est approché de son original pour le prévenir, mais de quoi ?

- Un jour, quelqu'un va t'envoyer voltiger dans le passé, par paquet de deux heures dans les gencives toutes les cinq minutes !

Qui ? Pourquoi ? Comment ? Aucune réponse n'avait émergé. Aucun moyen d'éviter la reculade, de mieux la préparer. Durant toutes ces années, il avait vu ce frère redevenir poupon au fur et à mesure que sa propre gueule déclinait – douze fois moins vite, heureusement !

Puis il a suivi son père et sa mère sur cette voie, s'amusant à trouver l'origine de leurs manies, de leur vision du monde. Mais le cas de Sophie l'intéresse à un autre titre. Depuis toujours, il souhaite passer du statut de victime, de rat de laboratoire à celui d'expérimentateur. Un matin, elle est là, entourée de cette normalité qu'il déteste tant. Ce présent innocent qui lui est désormais interdit.

Au bout de plusieurs mois d'observation passive, il décide donc de passer son hobby à la vitesse supérieure. Il ne s'agit rien de plus que d'un moyen pour lui de se persuader encore de son existence, de sa capacité à fléchir le courant. Le moyen le plus simple pour parvenir à ses fins consiste à modifier, d'abord dans le détail puis de manière plus globale, les événements de sa vie tels qu'ils sont écrits. Il commence donc à feuilleter l'ouvrage avec son œil scientifique, en quête d'une entrée qui se prêtera particulièrement à l'expérience. L'une d'entre elles, parmi celles des semaines à venir, retient son attention.

Chaque matin de vide, entre les deux falaises de l'ennui ou de l'empressement, je remplis le chien écrasé de ma petite présence. Aujourd'hui, je déguste un bon petit jambonneau aux coquillettes. Rien de tel pour faire partir les troubles de la nuit.

Il ne lui reste plus, le jour dit, qu'à l'attendre. Peu avant qu'elle n'arrive, Thomas s'arrange pour prendre les deux dernières rations de jambonneau. Une pique, une petite provocation que l'avenir ne pourra ignorer. La dame s'assoit à sa place habituelle, prend la carte, cherche à commander. Quelle désolation lorsqu'on lui annonce que l'objet de son désir manque à l'appel ! Elle se venge alors sur un rôti probablement aussi maléfique que le plat qui lui était destiné pour son derrière déjà bien garni.

À chaque bouchée, le voyageur à reculons vérifie le texte, l'ordre des mots : aucune inflexion, ni dans les mots, ni dans l'écriture. Il en vient à douter de sa raison, puis de la date. L'infirmière mange à satiété. Pourtant, rien d'extraordinaire ne se passe. Le texte ne s'efface pas au fur et à mesure où

son appétit recule. Impossible d'arracher la moindre bribe de sens aux secondes secouées qui passent. Le paradigme action/réaction semble avoir cessé, dans son cas, d'être effectif. Il est libre. Libre de mourir sans que personne ne le regrette. Libre de gâcher sa vie puisqu'elle n'a plus cours légal, plus d'enjeux ou de valeur.

Au sentiment de transgresser une règle dont personne n'avait jusqu'à présent réellement pris conscience, celle qui voulait que l'humanité ainsi que tous ceux qui la composent étaient censés avancer du passé à l'avenir, s'est substituée une stupéfaction mortifère.

La femme qui dévore désormais pour déjeuner un rôti aux pommes de terre n'est plus celle à qui il a volé le carnet qu'il tient désespérément entre ses doigts tremblants. Il enrage intérieurement de cette confirmation. Lui volera-t-il une nouvelle fois son carnet, afin de comparer les deux écritures, de voir si son texte, ses émotions ont évolué ? Il se retient, sous la peur d'une déception à venir.

Il résulte de cette expérience la certitude d'une vie dans le vide, à jamais incapable de produire quoi que ce soit de durable. Le suicide ? Une seule pensée retient son geste. Il veut voir la fin. Il veut comprendre. Jamais Thomas n'a sérieusement imaginé qu'il mourrait grabataire, en continuant à faire des sauts de cabris jusqu'au moyen-âge. Un jour, quelque chose arrêtera sa course.

Dépité par l'échec, Thomas voudrait partir, mais quelque chose arrête sa course. Sans même le réaliser, il s'est mis, pour la première, à regarder réellement Sophie, en oubliant le cadavre croisé dans un couloir sinistre ou même l'infirmière cinquantenaire. Il la voit telle qu'elle est aujourd'hui, si tant est que cette notion ait encore cours dans son esprit.

Elle est curieusement belle. Bien plus jeune que lors de leur première rencontre et infiniment plus vivante. La vision claquée sur ses mirettes est si brutale que, sans réfléchir, Thomas bombe le torse et fonce littéralement dans sa direction. S'apercevant qu'il n'a rien de précis à faire ou dire, il ralentit tout de même un peu au fur et à mesure où il arrive dans son champ de vision. À quelques mètres de sa cible, il se décide à trouver une stratégie et se met à jouer le rôle d'un homme pressé, pour que son acte puisse se confondre avec un accident et non un attentat.

Thomas fait cela, prend cette précaution alors même qu'il est intimement persuadé que cela ne changera rien pour lui, et cette pensée même le trouble.

Il vient de décider quel sera son dernier test. *Quelque chose de tangible pour le reste de sa journée*, pense-t-il, tout en renversant sa tasse sur la pauvre Sophie.

Mais la réaction de la jeune femme lui décroche la mâchoire. Passé la surprise initiale, et au lieu de maudire le voyou, elle lui sourit. Pire, Sophie lui offre de partager son déjeuner avec elle.

Cette tendresse à sec : ni attendue, ni comprise. Au début. La femme, désormais entre deux âges, voit-elle en Thomas une âme perdue, propres à toutes les conversions ? Un potentiel brut certainement, une foule d'êtres en devenir qui n'ont jamais effleurés la carcasse endurcie du rationaliste. Ce surgissement de l'inédit déchire à plein son cœur. Harponné comme un débutant par la seule arme à laquelle il n'a jamais été confronté. Quelques instants, il vit dans ce sourire. Il y meurt un peu. La part de peur, de colère qui pesait sur lui. Rattaché à la ligne claire de ses yeux, tellement au-dessus de son chaos torturé. Enfin des sentiments auxquels il peut ressembler.

Seul un nouveau recul le sauve de l'ébauche d'une émotion réelle. Il décide donc, logiquement, de s'éloigner d'elle. Quelques jours passent, puis quelques semaines. Une grosse paire d'années de sa vie en marche arrière. Son existence se remet à frétiller par saccades, entre deux éboulements de l'histoire.

Coup-sur-coup, tout ce qui contrefait la fortune de Thomas s'efface. Il subit d'abord la disparition du disque ainsi que du marché des images et des textes de masse, ce qui lui coûte sa petite combine d'achat et de revente, les antiquaires n'ayant pas la même notion de la nouveauté que lui.

Pire, l'abrogation de la monnaie battue par le second empire lorsqu'il régresse en-deçà de 1852 cause la parfaite ruine de sa besace. Il échappe même de peu à l'arrestation lorsqu'on lui reproche d'avoir tenté de payer ses vivres en fausse monnaie.

Lové dans le giron glacé de ce malheur en cascade, il pense à vendre le stylo en or de Sophie, sans pouvoir identifier clairement la faible clarté qui retient son geste.

L'envie de poursuivre encore une ou deux chimères ? De pouvoir encore se surprendre dans le miroir sans défaillir ? Aucune chance, à chaque occasion que lui donne son reflet, il peine à reconnaître l'être défraîchi et raviné qu'il est devenu. Depuis le début de ses régressions, quinze années sèches se sont échappées de sa carcasse. D'après les calculs essoufflés de Clémentine - et en supposant qu'Einstein ait exagéré les dangers pour son enveloppe corporelle - à son rythme de deux heures de reculade pour cinq minutes de vie effectives, il devrait devenir centenaire vers l'an mille ! Verrait-il la folie s'emparer du peuple de France devant l'évidence de l'apocalypse millénariste ? Durant ses deux siècles traversés, il lui a toujours fallu anticiper la dégringolade, le moment où il lui faudrait changer son comportement, ses expressions ou même sa langue. Combien de transformations douloureuses de son apparence afin de toujours *paraître* en société ? Heureusement, le rythme de son vieillissement lui épargnera au moins le calvaire de devoir se remettre au latin, puis au grec et, peut-être un jour, à l'égyptien.

Nous sommes fin Février. Dans un peu moins de deux mois, un nouveau jour de l'an arrivera.

Esseulé depuis bien trop longtemps, il attend désormais ces moments comme des éclipses, avec la même avarice gustative. Outre la chance non dédaignable de serrer un autre être humain dans ses bras, de sentir une paire de lèvres posées sur les siennes, ce moment marque pour lui l'anniversaire d'un nouveau mois de torture à l'intérieur de son temps différé. Quelques semaines encore et un autre jour de l'an manqué. La solitude pour seul baiser.

Désœuvré, Thomas se remet à lire le journal de Sophie. Quel âge peut-elle avoir aujourd'hui ? Le dix-neuvième siècle en est désormais à sa mi-temps. À quelles préoccupations la jeune fille qu'elle est devenue peut-elle bien perdre son temps ?

Pour le savoir, le voyageur à rebours ouvre son journal à la date du jour, 18 Juin 1850.

J'ai eu le courage de regarder par-dessus mon épaule, par-dessus le fantôme de mon avenir. Celui qui n'existerait plus. Ses mains, ses doigts sur ma peau. D'abord des images, puis, lorsque j'ai réussi à fermer les yeux, des sensations. Un lot vomitif. Plusieurs heures de honte sont passées depuis le viol et mon agresseur continue à oser respirer, à prétendre être humain. Seul consolation, ce stylo en or massif qu'il a laissé tomber lorsque je plantais mes ongles dans sa chair, et que j'utiliserai désormais pour dépendre ma vie, après lui. Me servir de ce stylo, est-ce normal ? Est-ce la seule façon de tenter de comprendre le pourquoi, le comment ? Que suis-je censée faire, à présent ?

Le dernier point d'interrogation passé, le dégoût pointe, puis déborde. Le passé s'est moqué de lui. Sobrement, sans pousser ses efforts. Thomas comprend à présent les rides prématurées, la mine peu avenante qui contraste avec le regard, l'énergie dont Sophie sous-titrait son existence.

Il échafaude instantanément sa justice, faite de coups de poing, de pieds, de tout ce que lui fournira le lieu du crime, mais un dernier mot sur le carnet défait son ébauche de plan : Lyon.

Sophie habite la capitale des gones, elle déménagera à Paris dans quelques semaines, afin de refaire sa vie. Impossible pour lui de la rejoindre à temps sans utiliser le moindre véhicule. À moitié sonné, il sort tout de même dans la rue, en automate.

Thomas voudrait voir la figure de son agresseur, pouvoir la déchirer, l'anéantir comme il l'a déjà fait avec Adolph Hitler. Quarante-deux fois ou Quatre cent. Il se met à courir, sans raison, sans espoir. Il détale, se dérate pour compenser son impuissance. Il passe deux ou trois transferts sans même ressentir leurs effets sur son organisme. Son corps anesthésié par le choc refuse de se séparer du moindre atome.

La lumière crue accroche salement ce Paris vilain et étroit. Haussmann n'a pas encore effacé la laideur moyenâgeuse de cette ville.

Terrassé par sa propre idiotie, Thomas s'arrête enfin. Une fois encore, Thomas vient d'échouer. Mais cet échec revêt le poids cumulé des précédents.

Sa première pensée est des plus banales : Bon dieu, mais de quand date l'invention du bottin téléphonique ? Il aimerait l'appeler. Entendre sa voix, se consoler en se disant qu'elle est encore vivante pour quelques dizaines d'années dans son temps. Et c'est cette pensée qui le sauve. Comme le chat de Schrödinger, elle est à la fois morte et vivante. Morte dans ses souvenirs mais vivante dans sa réalité. Application tortueuse du principe d'incertitude.

Tout d'un coup, son sac vibre. Clémentine l'appelle. Un signal ingrat, faible, comme le râle abstrait d'un malade sans espoir. Thomas oublie un instant son propre précipice pour s'occuper de sa seule compagne. Devant l'écran noir, il se pose la question moderne par excellence. Ose-t-il rallumer, au risque de gaspiller les dernières bribes de courant de sa chère Clémentine. A-t-il le choix ?

Le désespoir l'embarque jusqu'à la gorge lorsqu'il se rend compte pourquoi il a gâché ses précieuses ressources. Clémentine vient de recevoir un message de son application de rencontres, le premier depuis une centaine d'années - depuis qu'il a dépassé la date de sortie de ce produit en vérité.

- Nos algorithmes quantiques ont sélectionné votre partenaire idéale. Souhaitez-vous valider? En cas de réponse négative, votre recherche sera réinitialisée.

Thomas fond en larme devant la photographie de Sophie qui remplit son écran. Pour la première fois, ce n'est pas de la rage ou de l'angoisse mais un bonheur profond qui l'envahit.

La femme de sa vie est née plus de deux siècles avant lui. Sans un tréma d'hésitation, il valide. Clémentine s'éteint immédiatement après son devoir accompli.

Au bout d'une heure percluse de silence, débordée par la gravité du moment, il doit se rendre à l'évidence. Le temps ne recule plus.

Pour la première fois, il est libre de penser à l'avenir.

Devant sa figure, une vision éclaire ses derniers doutes. Le vieux professeur Einstein peut enfin finir sa dernière phrase.

- Pour comprendre ce qui vous arrive, vous devriez avant tout penser à ce qui vous manque.

L'histoire qu'il devait changer n'était pas celle des généraux ou des génies, mais nulle autre que la sienne. Son présent s'étale à perte de vue, pour la première fois débarrassé de toute espèce d'hypothèque. Il est l'homme inédit, le chien dans le jeu de quille, capable à présent de sauver Sophie, et peut-être même d'être digne d'elle. Il la rencontrera au *chien écrasé*, un matin de vide entre deux falaises.